

G. Patrick Blanc

# Un rêve contre le néant





G. Patrick Blanc

Un rêve contre le néant

Éditions EDILIVRE APARIS  
93200 Saint-Denis – 2011

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualite@edilivre.com](mailto:actualite@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4929-0

Dépôt légal : novembre 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

*« La fuite n'est pas éternelle, elle finit toujours par prendre fin et devant le miroir de la réalité on comprend que l'illusion est bel et bien terminée. »*

Milton Thierry



## Un

Je regardai mon autre moi dans le miroir de la salle de bains pour tenter d'y déceler une part de mon humanité. Devant mon reflet, en observant méticuleusement chacun de mes traits fatigués, j'osai un sourire. Finalement, plus objectif, mon visage s'assombrit. En effet, je n'étais plus le même homme. J'étais déchu et la seule chose que je pouvais encore reconnaître de mon existence passée était le fait d'être un individu de près de quarante ans. Je me trouvais laid. Une barbe d'environ un mois encombrait mes joues concaves qu'avait creusé une malnutrition très calculée. Car mon menu gastronomique ne se limitait qu'à des pâtes, le plus souvent, et à des boîtes de conserves aux goûts fades et aseptisés. Je dois me raser, un homme doit se raser, pensai-je. Mais étais-je encore un homme ? Pour qui, pourquoi allais-je me raser ? Avais-je un quelconque devoir à accomplir ?

Je sortis de cette pièce dont nul autre que moi aurait pu soupçonner la fonction première. Après six mois d'une longue et vertigineuse descente aux

enfers, le chaos avait opéré en moi et en toutes les pièces de mon appartement d'ancien petit bourgeois. Cet appartement avait accueilli femme, enfants, bonheur relatif et maîtresse.

Durant les treize années qui précédèrent mon renvoi, j'avais travaillé dans la publicité, toujours pour la même agence, fidèle au poste tous les matins de la semaine, et avais gagné des sommes d'argent conséquentes. J'avais acheté tout ce qui faisait plaisir à ma famille, sans retenue, sans avoir conscience qu'un jour tout ce confort, en tout cas d'esprit, s'arrêterait soudainement.

J'avais occupé un poste de concepteur-rédacteur, un emploi qui faisait appel à une certaine dose de réflexion et de créativité. Ce métier me plaisait réellement et je n'avais jamais compté mes heures de travail. Je dois avouer que ce travail m'avait parfois donné plus de bonheur que ma vie familiale.

Mais après mon renvoi, je les comptais, ces satanées heures. Le temps passait et je le comblais par des activités complètement improductives et réductrices pour mon ego. Et celui-ci, en pâtissait, un peu plus chaque jour, redécouvrant le sentiment frustrant de ne servir à rien. J'étais comme un adolescent en pleine crise de questionnements existentiels qui découvrirait bientôt qu'il ne peut désormais compter que sur lui-même. Il allait devoir terminer de forger son caractère et sa personnalité en devenir avec ses propres armes fragiles, car il n'avait plus de statut défini dans son esprit. Un être en devenir. Mais avançant vers quelle destinée ? J'étais devenu une vraie loque, presque un marginal, peut-être une sorte de raté. Oui. A vrai dire, j'en étais un.

J'étais devenu une ombre, un semblant d'homme qui vivait dans son grand appartement, tel un squatteur occupant un logement de prince. Pas à sa place. Plus à sa place. J'avais vécu ces derniers mois sans rien calculer dans ma vie et mes journées avaient été vécues au hasard et dans la solitude la plus totale. J'étais relégué au banc de la société, ce groupe qui ne reconnaît l'existence d'un individu qu'à travers son travail. Cette vision me paraissait en mon for intérieur plutôt minimaliste, réduisant l'individu à une fonction, un statut qui ne prenait pas en compte la dimension plus humaine de celui-ci. Mais elle était aussi la plus répandue, celle qui nous poussait à demander à une personne que l'on venait de rencontrer : « que faites-vous dans la vie ? » Et la réponse n'était jamais en rapport avec les activités du week-end ou une quelconque passion, mais véritablement en relation avec le labeur quotidien, avec le travail, auquel on a tendance à s'identifier de manière spontanée. En cette période d'inactivité, je redoutais cette question à laquelle je n'avais plus de réponse significative pouvant donner un sens à mon existence en tant qu'individu faisant partie de cette horrible et monstrueuse pieuvre aux nombreux tentacules d'existences factices, que représentait dès lors la société pour ma personne. En effet, toute ma vie avait gravité autour de mon emploi et son absence me réduisait désormais à néant.

Lorsque j'étais bien plus jeune, bien moins vieux diraient certains, je pensais qu'être aux yeux du monde était uniquement lié au simple fait de ressentir battre son cœur, de respirer et de subvenir à ses besoins primaires. Je pensais aussi, que j'allais toujours exister aux yeux des autres par mon caractère

et ma personnalité et par tout ce qui faisait de moi un être unique. Mais la vie m'avait démontré que la plupart des individus reconnaissaient mon humanité à travers mes caractéristiques les plus communes au groupe, mon originalité me séparant à contrario de celui-ci. A l'époque je voulais croire que j'existais simplement parce que j'étais vivant et que j'étais un individu à part entière, qui pouvait aimer, penser et agir en ce monde en toute légitimité. Il me semblait aussi que l'on se devait de m'aimer uniquement pour cette raison. Il m'était inconcevable que l'amour que l'on peut porter envers un nourrisson ou un enfant de manière altruiste, spontanée et toute naturelle, ne puisse être le même envers un adulte par-delà un quelconque jugement sur ses actes et quelles que soient les erreurs qu'il commette. Et je pensais que de nombreux êtres étaient capables de cela dans le réel et pas seulement dans mes rêves, qu'ils avaient cette force de combattre les préjugés, pouvant les dépasser et donner à l'amour, le pouvoir et la place la plus haute dans l'échelle des vertus. Aimer une personne sans à priori et sans aucune forme de jugement manifeste, était pour mon petit esprit d'enfant quelque chose qui devait être en mesure d'exister de manière répandue à travers le monde.

J'étais bien loin d'une image objective de la réalité, ancré dans les illusions les plus charmantes d'une enfance plutôt confortable. Cette idée perdura jusqu'à mon adolescence et peut-être même, jusqu'à mon entrée dans l'âge adulte. Mais en vieillissant, je me rendais compte qu'être tout simplement n'était pas une véritable existence si elle n'était pas accompagnée d'une activité qui pouvait me définir socialement. En somme, à cette époque de ma vie où

je n'avais plus femme ni enfants ni travail, selon la définition sociale et sociétale de l'existence : je n'étais plus. J'étais devenu invisible et insensible à moi-même, incapable d'avoir le moindre désir cohérent, la moindre pensée positive à mon égard. Et j'attendais. Mais quoi ? Je n'en avais pas la moindre idée. Mais il me semblait que quelque chose allait se produire, allait me sortir de mon désarroi et stopper ainsi la désintégration de tout ce que j'avais pu bâtir auparavant.

Ce jour-là, j'eus la volonté d'entamer cette longue reconstruction en commençant par ranger mon appartement qui ressemblait au décor d'un film de guerre, trouvant inadmissible que je puisse me laisser aller de la sorte encore longtemps. Mais je n'avais plus l'habitude de ranger mes propres affaires. Absence d'esprit. Où est la femme de ménage ? Je décidai de la contacter.

– Allô ? fit-on dans le combiné.

– Hélène ?

– Oui, c'est moi. Qui est à l'appareil ?

– C'est monsieur Thierry, votre employeur, dis-je sur un ton emprunt d'une condescendance qui se voulait justifiée.

– Que me voulez-vous ? me demanda-t-elle sans aucune forme d'effronterie dans le ton de sa voix, mais véritablement avec une crédulité naturelle que trahissait un total ahurissement apparent.

– Vous rigolez ? lui demandai-je.

– Non, je crois plutôt que c'est vous qui me faites une mauvaise blague, monsieur Thierry.

– Je ne pense pas être de ceux qui font de l'humour dans ce genre de situation.

– Et de quelle situation parlez-vous ? Vous avez été très clair la dernière fois que nous nous sommes vus, non ?

– Apparemment je n'ai pas été assez ferme. Je vous attends, il faudra que vous soyez chez moi dans une demi-heure.

– Vous voulez que je retravaille pour vous, monsieur Thierry ?

– Vous vous moquez de moi ?

– Comment ça ?

– Vous êtes en retard d'une heure et demie, il me semble, alors il ne faut pas se moquer de moi, si vous ne voulez pas que je vous ampute une partie de votre salaire sur le temps qu'il vous reste à effectuer.

– Mais, vous m'aviez dit...

– Onze heures et demie, oui, comme tous les jeudis et...

– Taisez-vous, maintenant, monsieur Thierry ! Ne me manquez pas de respect comme vous le faites ! Je ne suis peut-être qu'une petite femme de ménage à vos yeux, mais je ne veux pas qu'on remette en cause ma dignité d'être humain ! Vous n'avez pas le droit de vous jouer de mon bon sens comme vous le faites ! N'essayez pas de me faire croire n'importe quoi, je ne suis pas folle et je n'ai pas oublié que *vous* m'avez renvoyé la semaine dernière ! Et puis vous ne pouvez pas faire en sorte que je retravaille pour vous avec les méthodes de sale con et de pauvre égoïste que vous utilisez !

– ...

– Monsieur Thierry ?

– Oui, hum, je suis...

– Vous êtes un vrai con !

Elle avait raccroché.

Comment avais-je pu oublier cela ? Comment avais-je pu omettre un événement aussi récent tel que le renvoi de ma femme de ménage la semaine passée ? Avais-je le cerveau aussi ramolli que l'avait démontré cet appel humiliant pour mon interlocutrice et pour moi-même ? Ma boîte crânienne pouvait-elle se vider aussi simplement de certains pans de mon existence passée comme s'il s'agissait de souvenirs aussi bénins que celui de l'image d'un passant croisé le matin au détour d'une rue ? La perspective de me voir sénile à quarante ans me provoqua un frisson glacial dans le bas du dos et un palpable sentiment d'écœurement. Des pensées de ce genre vinrent envahir mon esprit comme autant de signaux d'alarmes se déclanchant contre une situation que je ne pouvais plus supporter, mais dans laquelle, paradoxalement, je me complaisais.

Je retournai, la tête haute, dans la salle de bains. Je revis ce visage de minable, défiant son regard hautain et méprisant. Je lui scalpai ses poils drus faisant de lui un autre homme, cet autre homme, moi-même.

« Ne dramatiser pas ta condition, mon gars, le chômage c'est comme des vacances, paye-toi du bon temps, va t'acheter des nouvelles fringues, t'es pas un raté, t'es le meilleur chômeur que j'ai jamais connu, puis t'es pas mal tu pourrais te taper quelques gonzesses, allez mec, t'es un gagnant, » me dit l'autre dans le miroir, tel un diabolin voulant pervertir l'ultime parcelle valide de mon âme. Au fond de moi, je n'adhérais pas vraiment à son discours désespéré.

Il se dévêtit par la suite et se dirigea sous la douche. Il me semblait qu'il était doté d'une assurance qui me faisait défaut et d'une aigreur lui tenant lieu de conscience amèrement lucide.

Je restai de nombreuses minutes sous l'eau à décrocher mon corps et mon esprit. En sortant de la salle de bains, je réfléchis à la manière dont j'allais pouvoir remplir ma journée dont les perspectives d'activités se réduisaient à néant.

Le fruit de ma longue réflexion se résuma alors en une théorie, sur le concept même de néant, selon laquelle, tout comme la vie, ce que l'on pouvait penser, dire, bâtir de ses mains, grâce à son esprit, était indéniablement voué au néant. Je pris conscience que l'humanité, tout être vivant, toutes choses qui existaient dans l'univers, luttaient uniquement, depuis des décennies, des milliers et des milliards d'années, contre le chaos nous menant inéluctablement vers ce néant. Ce jeu spéculatif n'avait en rien répondu à mon objectif premier, mais une chose était sûre, je voulais sortir, me changer les idées et m'aérer l'esprit de manière à combattre le néant qui me pourchassait de très près et qui pourchassait, par ailleurs, chacun d'entre nous.

Je me vêtis tout de lin couleur crème, ce jour-là, laissant de côté les sempiternelles teintes sombres que j'avais l'habitude de porter. J'enfilai par la suite mes lunettes de soleil et découvrant mon reflet dans le miroir du couloir menant au vestibule, je jugeai l'accessoire en total décalage avec mon humeur du moment. J'assénaï une grimace à mon alter ego du reflet qui en singea une au même moment et claqua la porte de mon appartement du dix-septième arrondissement parisien.

Le ciel était clément, laissant au soleil le privilège de rayonner à sa guise sur la capitale frissonnante. Je décidai de m'installer à la terrasse d'une brasserie située au coin de ma rue. J'avais l'habitude de m'y rendre avec ma femme, essentiellement pour regarder les autres femmes aux charmes d'apparence plus mystérieuse et plus désirable que la mienne, les derniers temps de notre relation.

Lorsque le serveur vint à ma rencontre, je commandai des tripes à la mode de Caen avec frites et salade, un quart d'un Saint-Emilion pas trop mal, et composai le numéro de téléphone de mon ancienne maîtresse.

- Allô, fit-on à l'autre bout des ondes.
- Allô mon cœur, devine qui c'est ?
- Mon cœur, non mais t'es qui toi ?
- Tu ne devines pas, mon petit chaton ?
- Tu te fous de ma gueule, gros con ?
- Con, peut-être, mais gros, sûrement pas ! Attends petit ange, t'énerves pas comme ça, c'est Mil !
- Milton, tiens, quelle surprise, dit-elle ironique. Six mois sans nouvelles et tu oses m'appeler comme si de rien n'était...
- J'ai eu quelques soucis.
- De téléphone j'imagine.
- Non, c'est plus compliqué que ça.
- C'est toujours très compliqué avec toi.
- Tu m'as vraiment manqué, tu sais.
- Comme c'est touchant...
- J'ai quelque chose d'important à te dire.
- Vas-y, j'ai encore cinq secondes à t'accorder.

– Tu ne vas peut-être pas me croire, mais j’ai quitté mon boulot et ma femme.

– La première décision est plutôt stupide, mais la deuxième est assez réaliste. Et pourquoi ce pétage de plombs ? Crise de la quarantaine avant l’heure ?

– Non ma pitchoune, j’avais besoin de changement dans ma vie.

– Arrête de m’appeler par ces petits noms débiles, tu sais bien que j’ai horreur de ça ! J’ai l’impression que tu me prends pour une arriérée.

– Tu adorais pourtant ça, avant ?

– Tu as raisons d’utiliser le passé, tout comme notre histoire qui fait partie de ce passé révolu. Pourquoi tu m’appelles au juste ? J’imagine que tu ne m’appelles pas uniquement pour m’annoncer cela, tu as bien une idée derrière la tête, je me trompe ?

– Moi, une idée derrière la tête ? Non mais pas du tout ! Que dirais-tu de prendre du bon temps avec Eros, ce soir ?

– T’en as marre de t’astiquer le joystick ?

– Tu veux dire l’obélisque !

– Tu es vraiment stupide...

– Non, amoureux.

– Tu n’as plus les moyens de te payer une pute ?

– Qu’est-ce qui t’arrive, bébé ?

– Qu’est-ce qui m’arrive à moi ? Tu m’as pris pour une pute, mon salaud ! Une pute de luxe certes, mais pendant plus d’un an ! Tous ces grands restos, ces grands hôtels, ces grandes déclarations ! Tu me dégoûtes, pauvre type ! Dès les premiers mois de notre relation, tu m’affirmais que t’allais la quitter ta femme. Tu m’as dis ça pendant plus de six mois et du

jour au lendemain, plus un coup de fil ! Et tu oses m'appeler pour une partie de jambe en l'air comme si de rien n'était ? Non mais ça ne va pas du tout dans ta petite tête ! D'ailleurs, je présume que c'est ta femme qui t'a quitté, parce qu'elle au moins, elle a une dignité, toi en revanche, t'es qu'un LOOSER !

Elle avait raccroché.

Je restai les yeux ronds comme les deux « o » du dernier mot qu'elle avait prononcé. Je tentai de rappeler cette furie pour lui dire oh combien je ne méritais pas un tel traitement, mais je tombai sur sa messagerie qui disait : « bonjour, c'est Stèph, je ne suis pas joignable pour le moment, mais si vous voulez à tout prix me joindre parce que je vous manque trop et parce que j'en vau vraiment le détour, laissez-moi un message, je vous rappellerai vite, vite ! ». J'attendis le bip, et lui dis sur un ton qui se voulait jovial : « Salut Stèph, t'es pas joignable, mais quel dommage ! Je voulais juste te dire que t'es qu'une garce et que je ne te rappellerai plus, mais alors vraiment plus vite, vite ! »

Je me vengeais sur mes tripes et mes frites tel un fou furieux. Je coupais, découpais, recoupais les boyaux fumants et les tubercules frits avec une telle haine que mes voisins de table m'observaient avec curiosité et crainte. Mais je ne m'en souciais point, obsédé par ma récente maîtrise du couteau m'apportant soulagement et rassasiant mon esprit de vengeance.

Au bout d'une dizaine de minutes de ce traitement de faveur envers mon repas, on ne pouvait identifier ce qui se trouvait dans mon assiette, tant j'avais transformé son contenu en une écœurante bouillie dans les tons maronnasses. C'est alors qu'un jeune

homme dont l'attitude révélait une certaine forme de crédulité, s'approcha de ma table. Il avait l'air de ces âmes en peine voyant en celui qui souffre leur égal. Il me demanda, l'air d'un ange tout juste descendu de son nuage de barbe à papa, si je me sentais bien. Je lui rétorquai qu'il pouvait constater que je tenais une forme olympique avant de lui proposer de s'occuper de ses affaires ajoutant par ailleurs qu'il avait visiblement plus besoin d'une quelconque aide que moi-même. Ce après quoi, il leva les bras vers le ciel et retourna à sa table avec une humble tristesse, tel un bénévole ayant échoué dans sa mission humanitaire. Je n'avais plus du tout d'appétit suite au passage de l'angelot héroïque. Mais au fond de moi, je savais qu'en ma situation désespérée ce jeune homme était plus en mesure de pouvoir m'apporter de l'aide que l'inverse. J'avais atteint le fond du gouffre. Même ma maîtresse qui avait l'intelligence d'une Game Boy de première génération avait désormais l'ascendant sur ma personne. Cela traduisait la profondeur du néant dans lequel je m'étais empêtré. Ma théorie sur le néant semblait se révéler comme étant une vérité incontestable. Mais je le pensais fermement, il me fallait lutter contre celui-ci, avant qu'il ne m'emporte, ne me happe vers un point de non-retour.

Après avoir bu une gorgée de mon verre de vin, je demandai au serveur de débarrasser la table. Celui-ci me questionna à propos du repas, voulant en savoir un peu plus sur la cause du génocide culinaire qui avait eu lieu dans mon assiette. Je lui répondis que le repas avait été excellent, l'ironie en guise de condiment. Il haussa les épaules et repartit avec l'assiette et son contenu cadavérique.

Je terminai la bouteille de bordeaux en l'espace de vingt minutes et un peu plus tard je réglai l'addition au bar et j'allais ailleurs. Ailleurs et nulle part.

Je marchais à travers la ville depuis un bon moment, un peu au hasard, tournant à gauche et à droite quand ça me chantait. Je pensais parfois à mes enfants que je n'avais pas revus depuis ce qu'il me semblait être une éternité. Je me demandais s'ils avaient changé physiquement et moralement. En ces temps-là, mes pensées avaient tendance à se tourner vers le passé, palliant au vide de mon existence. Il était vrai que mon humeur contrastait tristement avec la gaieté se dégageant de l'atmosphère ambiante de Paris.

En cette saison printanière bien entamée, annonçant un été mouvementé et hautement calorifique, la ville se défilait sous des airs de parc d'attraction avec en son sein ses badauds qui, aveuglés par le folklore des pièges à touristes, miraient les alentours avec adoration. On aurait dit que le décor avait été planté là pour leurs beaux yeux et leurs rêveries de spectateurs naïfs. Leur vision sublimait cette capitale déguisée, où le raffinement de sa population et son romantisme légendaire n'aurait de pareil que le réalisme des cartes postales vendues dans les boutiques de souvenirs.

*Paris, je t'aime !*

En traversant une rue, je croisai un vieillard qui devait avoir dans les soixante-quinze ou quatre-vingt ans. Il peinait réellement à se déplacer, posant un pied devant l'autre avec une difficulté non simulée. Cet homme était toutefois d'une élégance à faire pâlir les dandys du quartier des Abbesses. Non pas une élégance qui lui aurait été donnée par des vêtements

distingués, mais de celle que l'on perçoit à travers la gestuelle et la posture. Je pourrais même dire, sans l'once d'une exagération, que cet homme était l'élégance même, entouré de cette aura spécifique aux personnes d'un certain âge.

A cet instant, il m'apparut que cette personne avait en elle quelque chose de plus que peu de gens ne possédaient. C'était cette petite étincelle qui vivait au fond de chez certains élus par la vie, leur permettant de réussir bien mieux leur existence que la majorité des gens. Ce vieil homme, ce sage devrais-je dire, avait en lui ce que j'appelais le daïmon, terme grec qui définissait à l'origine le génie. Je m'étais accaparé ce mot pour définir une observation faite à propos d'une dualité agissant chez tous ceux qui en possédaient.

Je pensais que le daïmon guidait les actes et les pensées de ces gens prenant en partie le contrôle de leur existence. Je croyais que les grands noms de ce monde possédaient tous un daïmon qui leur était propre. Selon ma définition, il pouvait les amener vers les strates supérieures du succès et à l'inverse, vers le gouffre béant de la décadence, de la souffrance et de la folie. Si l'individu était véritablement en contradiction avec son daïmon, il pouvait même être amené à mourir à cause d'une cécité provoquée par le dénis de sa condition mais aussi de sa mauvaise foi concernant sa place réelle sur une échelle de valeur où il aurait tendance à se situer au niveau le plus bas. Selon cette théorie, certaines personnalités pouvaient vivre dans leur existence les deux versants du daïmon. Dans un premier temps, ils jouiraient de l'extase de la réussite, puis peu à peu ils connaîtraient son entier opposé en un temps relativement court. Un